

Péguy, c'est de la pâte à penser générée d'une symphonie. Une symphonie bonhomme pour penser aujourd'hui.

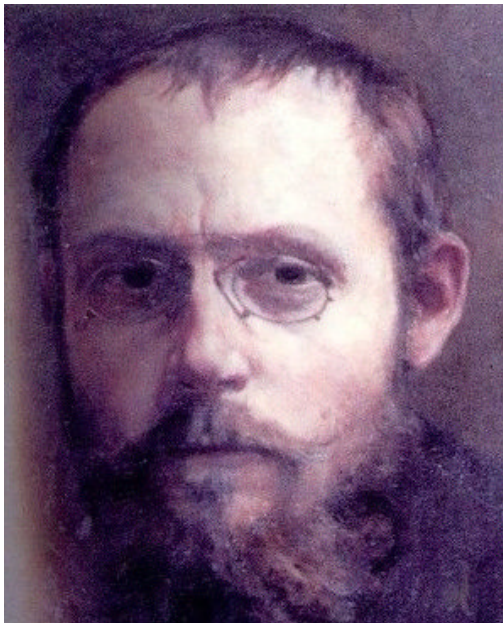
Charles PENNEQUIN, *Charles Péguy dans nos lignes.*

Il y a quelque chose de pire que d'avoir une mauvaise pensée. C'est d'avoir une pensée toute faite. Il y a quelque chose de pire que d'avoir une mauvaise âme. C'est d'avoir une âme toute faite. Il y a quelque chose de pire que d'avoir une âme perverse. C'est d'avoir une âme habituée.

Charles PÉGUY

Note conjointe sur Mr Descartes et la philosophie cartésienne

QUI FAIT VRAIMENT LA CULTURE ET LAQUELLE ?



Cet extrait de Notre jeunesse de Péguy qui est une forte dénonciation de la façon dont le politique finalement oublie les idéaux au nom desquels il est censé agir, est une sorte de digression qui s'est constituée à partir de l'évocation de ce qu'il appelle le parti intellectuel qui lui reproche en particulier, à lui, ancien Dreyfusard et socialiste, d'avoir trahi ses anciens camarades et ses engagements premiers!

Ceux qui sont intraitables, ceux qui sont bien fermés, ce ne sont que les anciens intellectuels devenus députés, notamment les anciens professeurs, nommément les anciens normaliens. Ceux-là en veulent véritablement à la culture. Ils ont contre elle une sorte de haine véritablement démoniaque.

Il faut d'ailleurs bien faire attention. Quand on parle de parti intellectuel et de l'envahissement de la domination du primaire il faut prendre garde. Il ne

suffit pas de dire primaire, primaire. Il faut bien voir aujourd'hui que le primaire n'est pas tout, (tout entier), dans le primaire. Il s'en faut. Il n'est point tant dans le primaire. Il s'en faut, et ce n'est même pas là qu'il est le plus. Il faut prendre garde que c'est sans aucun doute dans le supérieur aujourd'hui qu'il y a le plus de primaire, de contamination primaire, de domination primaire. Pour moi j'ai la conviction qu'il se distribue beaucoup plus de véritable culture, aujourd'hui même encore, dans la plupart des écoles primaires, dans la plupart des écoles des villages de France, entre les carrés de vignes, à l'ombre des platanes et des marronniers, qu'il ne s'en distribue entre les quatre murs de la Sorbonne. Voici quelle est à peu près aujourd'hui, dans la réalité, la hiérarchie des trois enseignements : Un très grand nombre d'instituteurs encore, même radicaux et radicaux-socialistes, même francs-maçons, même libre-penseurs professionnels, pour toutes sortes de raisons de situation et de race continuent encore d'exercer, généralement à leur insu, dans les écoles des provinces et même des villes un certain ministère de la culture. Ils sont encore, souvent malgré eux, des ministres,

C'est un spectacle admirable que (celui que) donnent tant de professeurs de l'enseignement secondaire, pauvres, petites gens, petits fonctionnaires, exposés à tout, sacrifiant tout, luttant contre tout, résistant à tout pour défendre leurs classes.

des maîtres de la distribution de la culture. Ils exercent cet office. L'enseignement secondaire donne un admirable exemple, fait un admirable effort pour maintenir, pour (sauve)garder, pour défendre contre l'envahissement de la barbarie cette culture antique, cette culture classique dont il avait le dépôt, dont il garde envers et contre tout la tradition. C'est un spectacle admirable que (celui que) donnent tant de professeurs de l'enseignement secondaire, pauvres, petites gens, petits fonctionnaires, exposés à tout, sacrifiant tout, luttant contre tout, résistant à tout pour défendre leurs classes. Luttant contre tous les pouvoirs, les autorités temporelles, les puissances constituées. Contre les familles, ces électeurs, contre l'opinion ; contre le proviseur, qui suit les familles, qui suivent l'opinion ; contre les parents des élèves ; contre le proviseur, le censeur, l'inspecteur d'Académie, le recteur de l'Académie, l'inspecteur général, le directeur de l'enseignement secondaire, le ministre, les députés, toute la machine, toute la hiérarchie, contre les hommes politiques, contre leur avenir, contre leur carrière, contre leur (propre) avancement ; littéralement contre leur pain. Contre leurs chefs, contre leurs maîtres, contre l'administration, la grande

Administration, contre leurs supérieurs hiérarchiques, contre leurs défenseurs naturels, contre ceux qui devraient naturellement les défendre. Et qui les abandonnent au contraire. Quand ils ne les trahissent pas. Contre tous leurs propres intérêts. Contre tout le gouvernement, notamment contre le plus redoutable de tous, contre le gouvernement de l'opinion, qui partout est toute moderne. Pourquoi. Par une indestructible probité. Par une indestructible piété. Par un invincible, un insurmontable attachement de race et de liberté à leur métier, à leur office, à leur ministère, à leur vieille vertu, à leur fonction sociale, à un vieux civisme classique et français. Par un inébranlable attachement à la vieille culture, qui en effet était la vieille vertu, qui était tout avec la vieille vertu, par une continuation, par une sorte d'héroïque attachement au vieux métier, au vieux pays, au vieux lycée. Pour quoi. Pour tâcher d'en sauver un peu. C'est par eux, par un certain nombre de maîtres de l'enseignement secondaire, par un assez grand nombre encore heureusement, que toute culture n'a point encore disparu de ce pays. Je connais, je pourrais citer moi tout seul, moi tout petit cent cinquante professeurs de l'enseignement secondaire qui font tout, qui risquent tout, qui bravent tout, même et surtout l'ennui, le plus grand risque, la petite fin de carrière, pour maintenir, pour sauver tout ce qui peut encore être sauvé. On trouverait difficilement cinquante maîtres de l'enseignement supérieur, et même trente, et même quinze, qui se proposent autre chose (outre la carrière, et l'avancement, et pour commencer précisément d'être de l'enseignement supérieur) qui se proposent autre chose que d'ossifier, que de momifier

Le plus grand des élèves, s'il est seulement élève, s'il répète seulement, s'il ne fait que répéter, je n'ose pas même dire la même résonance, car alors ce n'est plus même une résonance, pas même un écho, c'est un misérable décalque, le plus grand des élèves, s'il n'est qu'élève, ne compte pas, ne signifie absolument plus rien, éternellement est nul.

Un élève ne vaut, ne commence à compter que au sens et dans la mesure où lui-même il introduit une voix, une résonance nouvelle, c'est-à-dire très précisément au sens et dans la mesure même où il n'est plus, où il n'est pas un élève. Non qu'il n'ai pas le droit de descendre d'une autre philosophie et d'un autre philosophe. Mais il en doit descendre par les voies naturelles de la filiation, et non pas les voies scolaires de l'élevage.

(Cahier de la quinzaine, 1907)

la réalité, les réalités qui leur sont imprudemment confiées, que d'ensevelir dans le tombeau des fiches la matière de leur enseignement.

Je citerais cent cinquante professeurs de l'enseignement secondaire qui font tout ce qu'ils peuvent, et même plus, pour essayer seulement de sauvegarder un peu, dans ce vieux pays, un peu de bon goût, un peu de tenue, un peu d'ancien goût, un peu des anciennes moeurs de l'esprit, un peu de ce vieil esprit de la liberté de l'esprit.

Les instituteurs ne font point tant partie du parti intellectuel. Ni tant qu'ils le croient. Ni tant qu'ils le voudraient bien. Ils ont tant d'autres attaches encore dans le pays réel, quoi qu'ils fassent. Ils sont beaucoup plus les agents de la culture qu'ils ne le voudraient. Les professeurs de l'enseignement secondaire n'en font pour ainsi dire aucunement partie, excepté les politiciens, les quelques-uns qui ont chauffé leur avancement, leur rapide acheminement sur Paris. Autrement, pour tout le reste, pour tous les autres, pour tout le corps, on peut dire, il faut dire que l'enseignement secondaire, tout démantelé qu'il soit, tout défait que l'on l'ait fait, est encore la citadelle, le réduit de la culture en France.

On fait quelquefois grand état, dans le supérieur, au moins dans le commencement, dois-je dire pour épater les nouveaux, les jeunes gens, de ce que les professeurs de l'enseignement secondaire font des classes, tandis que messieurs les maîtres et professeurs de l'enseignement supérieur au contraire font des cours. Il faut malheureusement le leur dire : Dans l'état actuel de l'enseignement, c'est dans les classes que se distribue encore beaucoup de culture, et c'est dans les cours qu'il n'y en a plus.

Ceux qui sont acharnés surtout, comme parti politique, comme parti intellectuel, ceux qui sont forcenés, ce sont ces jeunes gens qui passent directement de l'ancienne et de la nouvelle École normale au Parti Socialiste Unifié. Les dernières élections viennent de nous envoyer encore tout un paquet de ces jolis garçons. Les enfants de chœur, notamment celui qui est si joli et joufflu. Comme c'est son devoir d'enfant de chœur.

Notre première règle de conduite, ou, si l'on préfère, la première règle de notre conduite sera donc, étant dans l'action, de ne jamais tomber dans la politique, c'est-à-dire, très précisément, suivant une ligne de l'action, de nous défier, de nous méfier de nous-mêmes et de notre propre action, de faire une extrême attention à distinguer le point de discernement, et ce point reconnu, de rebrousser en effet à ce point de rebroussement. Au point où la politique se substitue à la mystique, dévore la mystique, trahit la mystique, celui-là seul qui laisse aller, qui abandonne, qui trahit la politique est aussi le seul qui demeure fidèle à la mystique, celui-là seul qui trahit la politique est aussi le seul qui ne trahit pas la mystique.

Au point de rebroussement il ne faut rien garder de la vieille analyse, de la

Pour comprendre l'opposition établie par Péguy entre mystique et politique, voir l'éclairant article de Bruno Guitton sur: <http://dialegein.over-blog.com/article-2983137.html>.

Le terme de mystique ne doit pas être pris ici dans son sens religieux mais plutôt au sens de grands principes fondateurs. Péguy oppose les grandes valeurs qui ont fondé la République et que synthétise notre devise aux stratégies et manipulations visant pour un parti à conquérir ou à conserver le pouvoir.

vieille idée. De l'habitude il faut être prêt à recommencer, il faut recommencer de piano l'analyse. Si notre première règle d'action, de conduite sera de ne point continuer aveuglément par-dessus le point de discernement une action commencée en mystique et qui finit en politique, pareillement, parallèlement notre première règle de connaissance, de jugement, de connaissance sera de ne point continuer aveuglément par-dessus le point de discernement un jugement, un connaissance sur une action commencée en mystique et qui finit en politique. Il faut avant tout et surtout se défier, se méfier de soi, de son propre jugement, de son propre connaissance. Il faut sur tout se donner garde de continuer. Continuer, persévérer, en ce sens-là, c'est tout ce qu'il y a de plus dangereux pour la justice, pour l'intelligence même. Prendre son billet au départ, dans un parti, dans une faction, et ne plus jamais regarder comment le train roule et surtout sur quoi le train roule, c'est, pour un homme, se placer résolument dans les meilleures conditions pour se faire criminel.

Tout le fatras des propos et des conversations, les embarras, les apparentes contradictions, les embroussailllements, les inextricables difficultés du jugement, les apparentes incompréhensions et impossibilités de comprendre et de suivre, les bonnes fois contraires et les mauvaises fois entrelacées, les bonnes et les mauvaises fois adverses, le recommencement perpétuel et fatigant de la vanité des mêmes propos, la répétition, l'exécrable répétition des mêmes incohérents et infatigables propos seraient beaucoup éclairés si l'on faisait seulement attention de quoi on parle, si, sur toute action, dans chaque action, dans chaque ordre, on parle de la mystique ou, plus généralement, de la politique.

Charles PÉGUY
Notre Jeunesse, 1910

PROSTITUTION DU MONDE MODERNE

Je parlerai un langage grossier. Je dirai : Pour la première fois dans l'histoire du monde l'argent est le maître du curé comme il est le maître du philosophe. Il est le maître du pasteur comme il est le maître du rabbin. Et il est le maître du poète comme il est le maître du statuaire et du peintre.

Je l'ai dit depuis longtemps. Il y a le monde moderne. Le monde moderne a fait à l'humanité des conditions telles, si entièrement et si absolument nouvelles, que tout ce que nous savons par l'histoire, tout ce que nous avons appris des humanités précédentes ne peut aucunement nous servir, ne peut pas nous faire avancer dans la connaissance du monde où nous vivons. Il n'y a pas de précédents. Pour la première fois dans l'histoire du monde les puissances spirituelles ont été toutes ensemble refoulées non point par les puissances matérielles mais par une seule puissance matérielle qui est la puissance de l'argent. Et pour être juste, il faut même dire : Pour la première fois dans l'histoire du monde toutes les puissances spirituelles ensemble et du même mouvement et toutes les autres puissances

matérielles ensemble et d'un même mouvement qui est le même ont été refoulées par une seule puissance matérielle qui est la puissance de l'argent. Pour la première fois dans l'histoire du monde toutes les puissances spirituelles ensemble et toutes les autres puissances matérielles ensemble et d'un seul mouvement et d'un même mouvement ont reculé sur la face de la terre. Et comme une immense ligne elles ont reculé sur toute la ligne. Et pour la première fois dans l'histoire du monde l'argent est maître sans limitation ni mesure. Pour la première fois dans

l'histoire du monde l'argent est seul en face de l'esprit. (Et même il est seul en face des autres matières.)

Pour la première fois dans l'histoire du monde l'argent est seul devant Dieu.

Il a ramassé en lui tout ce qu'il y avait de vénéneux dans le temporel, et à présent c'est fait. Par on ne sait quelle effrayante aventure, par on ne sait quelle aberration de mécanisme, par un décalage, par un dérèglement, par un monstrueux affolement de la mécanique ce qui ne devait servir qu'à l'échange a complètement envahi la valeur à échanger.

Il ne faut donc pas dire seulement que dans le monde moderne l'échelle des valeurs a été bouleversée. Il faut dire qu'elle a été anéantie, puisque l'appareil de mesure et d'échange et d'évaluation a envahi toute la valeur qu'il devait servir à mesurer, échanger, évaluer.

L'instrument est devenu la matière et l'objet et le monde.

C'est un cataclysme aussi nouveau, c'est un événement aussi monstrueux, c'est un phénomène aussi frauduleux que si le calendrier se mettait à être l'année elle-même, l'année réelle, (et c'est bien un peu ce qui arrive dans l'histoire); et si l'horloge se mettait à être le temps; et si le mètre avec ses centimètres se mettait à être le monde mesuré; et si le nombre avec son arithmétique se mettait à être le monde compté.

De là est venue cette immense prostitution du monde moderne. Elle ne vient pas de la luxure. Elle n'en est pas digne. Elle vient de l'argent. Elle vient de cette universelle interchangeabilité.

Et notamment de cette avarice et de cette vénalité que nous avons vu qui étaient deux cas particuliers, (et peut-être et souvent le même), de cette universelle interchangeabilité.

Le monde moderne n'est pas universellement prostitutionnel par luxure. Il en est bien incapable. Il est universellement prostitutionnel parce qu'il est universellement interchangeable.

Il ne s'est pas procuré de la bassesse et de la turpitude avec son argent. Mais parce qu'il avait tout réduit en argent, il s'est trouvé que tout était bassesse et turpitude.

Je parlerai un langage grossier. Je dirai : Pour la première fois dans l'histoire du monde l'argent est le maître du curé comme il est le maître du philosophe. Il est le maître du pasteur comme il est le maître du rabbin. Et il est le maître du poète comme il est le maître du statuaire et du peintre.

Le monde moderne a créé une situation nouvelle, *nova ab integro*. L'argent est le maître de l'homme d'Etat comme il est le maître de l'homme d'affaires. Et il est le maître du magistrat comme il est le maître du simple citoyen. Et il est le maître de l'Etat comme il est le maître de l'école. Et il est le maître du public comme il est le maître du privé.

Et il est le maître de la justice plus profondément qu'il n'était le maître de l'iniquité. Et il est le maître de la vertu plus profondément qu'il n'était le maître du vice.

Il est le maître de la morale plus profondément qu'il n'était le maître des immoralités.

Charles PÉGUY
Note conjointe sur M. Descartes, 1914

Il en ferait une de tête, s'il revenait aujourd'hui Péguy !

Charles PENNEQUIN



Il en ferait une de tête, s'il revenait aujourd'hui Péguy. Une tête des mauvais jours. Une tête de mal loti. [...]

Car quand Péguy parle de la France. Quand il parle de l'époque perdue. Quand il dit que les ouvriers se sont perdus. Quand Péguy parle de la petite parole perdue et de la fierté disparue. Quand il parle ainsi Péguy des ouvriers qui ne travaillent plus et de la bourgeoisie qui envahit tout, comme il le dit dans l'Argent. Quand il parle ainsi à tout bout de champ, qu'est-ce-qu'il nous dit? Quand il dit dans l'Argent Péguy , que le parlementarisme a tout corrompu. Que le parlementarisme et la grande bourgeoisie capitaliste a tout avili. Il en ferait une de tête, s'il nous voyait aujourd'hui, car il ne croirait pas avoir si bien dit. Il le disait, mais lorsqu'on le lit, il suffit de transposer pour aujourd'hui. Car à son époque, ça n'était rien. A son époque, il y avait des ouvriers, il y avait de la fierté. A son

époque, il y avait des mains pour travailler. Il y avait à manger pour tout le monde. A son époque dans les villages, il y avait le boulanger, le boucher, le fermier, l'instituteur. Et déjà Péguy critiquait les instituteurs, mais que ferait-il aujourd'hui, lui qui devinait déjà la fin du monde français, la fin de l'histoire française, le déclin même de l'Europe, de l'occident et du monde entier. Lui qui percevait, à travers les maîtres, le relâchement véritable pour la seule cause bourgeoise et capitaliste. Lui qui avait deviné que le moindre travail ouvrier et la moindre parcelle de terre du paysan allaient être vendus à la cause capitaliste. Il en ferait une de tête aujourd'hui, en se promenant dans la France des lotissements. Dans la France ravagée de la campagne et dans les villes qui s'étendent à n'en plus finir. Dans les cités envahies de policiers avec les chiens et les drogues. Il en ferait une de tête aujourd'hui, s'il savait que tous les ouvriers étaient maintenant devenus soit maton soit policier ou soit drogué, ou les trois. L'État sécuritaire. L'État qui change de main, mais qui est toujours dans la même main.

La seule main. La main confisquée au peuple. Il en ferait une de tête, Péguy, lui qui parlait encore d'un peuple. Il verrait que le peuple a totalement disparu. Il verrait qu'il n'y a plus que des votants et des non-votants. Tous les mêmes ! diraient Péguy. De la chair à élire. De la chair à télé et à élection. Il en ferait une de trombine devant la télé Péguy, aujourd'hui. Devant le Cac 40. Le peuple du Cac 40 et le peuple du Médef. Le peuple des syndicats patronalistes et capitulant. Le peuple viandard et le peuple écolo, le peuple qui fait la manche et le peuple islamophobisé. Le peuple consommateur bio et le peuple Que choisir. Le peuple au caddie. Il en ferait une de trombine. Le peuple qui boursicote, comme il disait déjà dans l'Argent. Le peuple décimé dans ses propriétés et dans ses chaînes télé, sa haine de l'autre et son pouvoir d'achat.

Il en ferait une de trombine devant la télé Péguy, aujourd'hui. Devant le Cac 40. Le peuple du Cac 40 et le peuple du Médef. Le peuple des syndicats patronalistes et capitulant. Le peuple viandard et le peuple écolo, le peuple qui fait la manche et le peuple islamophobisé. Le peuple consommateur bio et le peuple Que choisir. Le peuple au caddie.

[...]

Car il en ferait une de sacrée tête Péguy, s'il nous voyait ainsi tout le temps capituler, avant même un semblant d'engagement. Un semblant de parole engageante. Un semblant de conflit. Un semblant de vie. Il nous ferait une de ces têtes Péguy face à nos têtes de capitulaires et de concédants, nos têtes patibulaires dans le capital qui ment. Nos esprits divisés. Nos pensées contraintes et notre ironie. Il ne connaissait pas l'ironie, Péguy. Il avait la sainte horreur de ce monde là. Il n'en avait même pas horreur, car il ignorait tout bonnement ce monde. Il n'y avait pas de place pour l'ironie froide et pour le manque total d'amour. Et quand je parle d'amour je parle de tout l'amour. Tout l'amour de Péguy pour tout ce qui frayait avec la vie. Tout l'amour de ce qui vivait dans l'innocence et l'insouciance. Il en ferait une de tête aujourd'hui, face à tout l'amour qu'on ne lui porte pas. Car on ne porte plus aucun amour, ni pour l'autre ni pour sa culture. On ne porte de l'amour que pour soi. Soit dans son inculture ou soit dans son non-amour. La télé porte son non-amour pour elle, tout comme le politique porte son non-amour pour lui, tout au moins pour son pouvoir. Le pouvoir pour lui non aimé. Sa vraie quête est donc la détestation. Aimer faire détester. Aimer porter la détestation à son pinacle. Que la télé et le politique, mais aussi le financier, portent la détestation au plus haut de l'amour inversé, c'est-à-dire à la détestation de nous-mêmes. Car aujourd'hui, il en ferait une de tête Péguy, à nous voir nous détester ainsi, nous les humains. A continuer à vivre ainsi, nous les humains. A autant détester ainsi la vie, nous les humains. Et d'ailleurs, à continuer à dire nous, alors que nous quittons le nous. Que nous ne voulons plus être noués à un quelconque nous et qu'il nous faudra d'autres nous pour nous le dire. Mais ils nous diront rien, car tous les nous manqueront. Qu'il n'y a plus de nous et d'ailleurs nous croyons qu'il n'y a plus que nous pour le penser et le dire. Et que tous les nous pensent et le disent ainsi, dans la détestation profonde des autres nous.

Il ne faut pas assécher notre art et notre poésie, mais aller de l'avant et croiser partout le fer avec l'indigence de notre époque et avec l'atonie qui nous traverse de partout.

Qui faut-il croire alors ? Il faut croire en la tête à Péguy, la bobine à Péguy qui court tête nue. A travers ses lignes d'écrits. Ses lignes où ça éclate de partout, où ça se trompe de toute part et où ça se réécrit, reedit, approfondit, jusqu'à faire des trous. Il faut croire en sa bonté et en sa colère. Il faut croire en sa guerre, comme véritable rédemption pour notre monde moderne et postmoderne. Pour notre art, notre poésie. Il ne faut pas assécher notre art et notre poésie, mais aller de l'avant et croiser partout le fer avec l'indigence de notre époque et avec l'atonie qui nous traverse de partout. De partout et de toute part ça nous croise et nous défrise. De partout et de toute part la guerre qui éclate et de partout et de toute part nous dans les trous de nos textes et de nos images. De partout et de toute part l'ironie, le fadasse et le manque de bras. C'est ça qu'il dirait Péguy, s'il pointait sa bobine aujourd'hui, à travers nos lignes.

Charles PENNEQUIN

Charles Péguy dans nos lignes, Atelier de l'agneau, 2014.